

# Trajectoire ergologique et genèse du concept d'usage de soi

## Trajectoria ergológica e a gênese do conceito usos de si

Yves Schwartz

Université de Provence, Marseille, France

Nicole Mencacci

Université de Nice

**Résumé:** Ce dialogue retrace la genèse de concepts ergologiques majeurs: usage de soi, corps-soi, dramatique d'usage du corps-soi. Il revisite les travaux ergonomiques de Wisner, et d'Oddone, à partir desquels notamment, une entité profondément historique appelée le corps-soi a pu être mise en évidence. Faire usage de soi en situation de travail, c'est faire appel à des ressources capitalisées dans le corps-soi pour opérer des arbitrages et des renormalisations, face aux trous de normes rencontrés.

**Mots-clé:** Usage de soi. Corps-soi. Ergonomie. Ergologie. Activité. Trou de normes. Renormalisation.

**Resumo:** Este diálogo traça a gênese dos principais conceitos ergológicos: usos de si, dramáticas dos usos de si. Revisita os trabalhos de Wisner e Oddone a partir dos quais o conceito histórico de corpo-si se evidencia. Fazer uso de si em situação de trabalho, é convocar recursos investidos no corpo-si para operar arbitragens e novas renormalizações face às falhas das normas conhecidas.

**Palavras-chave:** Usos de si. Corpo-si. Ergonomia. Ergologia. Atividade. Falha de normas. Renormalização

**N**icole Mencacci: Les concepts d'usage de soi, de dramatique d'usage de soi, de dramatique d'usage du corps-soi sont majeurs en ergologie. Comment, dans votre trajectoire, avez-vous été amené à les fabriquer

Yves Schwartz: Si vous avez quelques notions d'ergonomie, vous connaissez cette distinction qui est à la fois "bateau" et qui en même temps est aujourd'hui une étape : c'est la distinction entre le travail prescrit et le travail réel. Car on peut se demander ce qui se passe entre les deux, comment et pourquoi s'opèrent des réaménagements, des remaniements. Si on y regarde de près, on peut mesurer, lorsqu'on prend au sérieux cette distinction, qu'il se passe des choses très énigmatiques. Pour exemple, je peux citer une étude très importante faite par le laboratoire de Wisner dans les années 70, dans une usine de fabrication de composants électroniques, notamment sur un poste de travail à la chaîne où vingt sept résistances devaient être fixées dans les orifices prévus en une minute vingt, sur 86 centimètres. C'est un modèle de travail complètement taylorien. Ce qu'il faut bien voir, c'est qu'a priori, ce n'est pas là qu'on irait chercher des "concepts" comme "usage de soi", "dramatique d'usage de soi", "corps(soi)", "débat de normes", "rapport aux valeurs", "savoirs codifiés", "savoirs investis".

Schwartz, Yves; Mencacci, Nicole. Trajectoire ergologique et genèse du concept d'usage de soi. *Informática na educação: teoria & prática*. Porto Alegre, v.11, n.1, p. 9-13, jan./jun. 2008.

Au contraire. La situation paraît tellement corsetée, tellement prédite, que l'idée qu'il puisse y avoir écart, réorganisation in situ, par les opératrices paraît quasiment impossible tant les gestes sont prescrits. En raisonnant a fortiori, on peut avancer que, pourtant, si on trouve là quelque chose qui relève de ce qu'on va appeler une "activité", cela veut dire qu'on la retrouvera partout. Après des semaines de travail, les ergonomes qui observaient ce poste de travail à la chaîne, ont montré, à l'aide de schémas, qu'il y avait des réorganisations de gestes et de déplacements — réduction de l'espace et du temps, modification de l'ordre des opérations — par rapport à ce qui avait été prescrit par le bureau des méthodes, prescription qui paraissait pourtant tellement "rationnelle" qu'on voyait mal comment pouvoir faire autrement.

Par rapport à cela, l'ergologie peut dire des choses. D'abord, et c'est universel, que quelles que soient les situations — depuis que l'homme produit, et cela remonte à la préhistoire —, il y a toujours quelque chose de l'ordre de cet écart entre ce qui est anticipé, y compris par nous-mêmes, et ce qui est produit quand on se met à faire ce qu'il a été décidé de faire. Le travail n'est jamais pure exécution, et c'est fondamentalement universel. C'est une première proposition. La seconde est que, si l'écart est universel, il n'est jamais entièrement anticipable. C'est-à-dire que, pour reprendre l'exemple de l'opératrice, si on met une autre opératrice qui aura d'autres expériences ou absence d'expérience, une autre morphologie etc..., on verra que le schéma de travail de cette opératrice sera ressemblant à la première mais ne sera pas le même. Donc l'écart est universel, mais il n'est jamais entièrement anticipable. Il est "tendanciellement" anticipable, mais jamais entièrement.

N.M. C'est donc en chacun de nous que réside ce qui permet de produire d'une part un écart entre l'anticipé et le réalisé, et un écart entre ma réalisation et celle de l'un de mes collègues.

Y.S. Je poserais la question de la manière suivante : quelle est l'entité en moi qui me fait passer de ce qui est anticipé à ce que je fais en situation de travail ? Il y a le corps, c'est sûr, parce que la santé importe. Il y a la personne, qui, bien qu'étant un être psychique, ne va pour autant pas calculer en elle comment elle va faire, parce ce que ce n'est

pas là un calcul d'un pur mécanicien. Ce que je veux dire par là, c'est que je suis bien en peine de trouver un terme qui me fait comprendre ce passage. Il y a le sujet, et j'y ai fait allusion brièvement auparavant. Mais c'est limité parce que je risque de tomber dans une trappe. Je suis en proie au psychologue, ou au sociologue, au psychanalyste... Alors que tous ces "sujets-là" sont présents dans ce passage. C'est pour cela que j'ai choisi le mot "soi" et de parler "d'usage de soi". Parce que là, je ne tombe pas dans une trappe. Bien sûr cela ressemble à "sujet", à "personne". La personne renvoie au corps, mais aussi à l'histoire, si je puis dire, parce que l'histoire de la personne est profondément engagée dans ce passage là, notre corps est un corps "historique". Mais le terme "usage de soi" ne vient pas que de là. C'est vrai qu'on a beaucoup fréquenté les ergonomes. Mais ce ne sont pas les seuls. Ivar Oddone, professeur de Médecine à Turin a beaucoup compté pour nous. C'est lui qui a réinventé le concept d' "expérience «ouvrière»". Il a beaucoup travaillé avec les militants ouvriers de la Fiat, en Italie, notamment sur les questions d'environnement de travail et de santé.. Il a, en particulier, mis au point la méthode de l'instruction au sosie. Pour Oddone, il se passe, y compris dans des modèles taylorisés, une recreation d'un monde qui ne se voit pas immédiatement. Certains chercheurs ont mis six mois pour comprendre ce qui se passait, et encore fallait-il qu'ils sachent quoi chercher. Mais alors quand on va passer aux métiers de services, cela va être encore moins visible, car, comme on dit, les choses se passent beaucoup plus "dans la tête". Pour autant, je ne sais pas si les dramatiques d'usage de soi se passent dans la tête ou dans le corps. C'est impossible à dire.

NM. D'autant que la tête fait aussi partie du corps.

YS. C'est pour cette raison que "soi" est devenu "corps(soi)".

NM. Est-ce que cela veut dire que c'est inconscient ?

YS. C'est en partie conscient et en partie inconscient. C'est en partie verbal et en partie non verbal. Quand on est face à ce constat-là, on n'a plus les mots qu'il faut. Et on se refuse

à prendre les mots qui existent parce qu'on se dit qu'on va se faire piéger par ces mots. Et l'ergologie, de la même manière, est fondée sur le fait qu'elle rencontre un concept, celui d'activité, qui ne peut pas appartenir à une discipline particulière. Parce que là, aussi bien, le champ du discursif - de ce qui peut être mis en mot -, que les champs de la psychanalyse, de la psychologie, du social, de l'éthique, du marchand, sont convoqués pour dire ce qui se passe. Et tout cela est conjugué dans une synergie incompréhensible qui fait passage entre d'une part ce qui est anticipé, et d'autre part, ce que je fais en situation et ce que j'ai en patrimoine. Alors, voilà pourquoi j'ai utilisé le mot "soi". Je ne sais pas si j'ai thématiqué cela ou pas, mais nous avons eu, entre 1985 et 1987 une réflexion collective, à l'Institut de Recherche Marxiste, autour de Lucien Sève, qui rejoint ce propos: est-ce que le marxisme a pris en compte la personne, le sujet ? Ma contribution a été d'écrire "Travail et Usage de soi". Il me paraissait intéressant de montrer que c'est justement là où on pensait que la personne, qu'on appelait "sujet", était la plus absente, la plus mise hors course, c'est-à-dire la personne au travail, qu'on était forcé de la rencontrer. Parce qu'à cette époque-là, on était en pleine crise du taylorisme, et c'est vrai que la question du sujet, de la personne au travail, était une question à peu près absente de la culture, notamment universitaire et de terrain. Au contraire, le travail paraissait le lieu de l'absence de choix. Cela paraissait une exécution : le travail, c'est là où on abandonne son corps et son âme, la "part maudite" du temps social. Alors que c'est peut-être là que se joue la personne. Or, on commençait à pouvoir montrer à cette époque-là, grâce à la fréquentation des ergonomes et celle d'Ivar Oddone, qu'on ne pouvait rien comprendre à la production, à l'efficacité, à la productivité, aux conflits sociaux, si on ne comprenait pas qu'au contraire, le travail était toujours cette espèce d'ambiguïté entre usage de soi par soi et usage de soi par les autres. Dans le schéma de l'opératrice mentionné plus haut, (voir notamment note 1), où est l'usage de soi par soi, et l'usage de soi par les autres ? Si le travail n'était qu'exécution, comme on le pensait, s'il n'était qu'usage de soi par les autres, le schéma du travail prescrit ne différencierait pas du travail réellement accompli. Et ce serait très simple. Et le taylorisme continuerait de régir,

aujourd'hui, toutes les activités de travail.

NM. Ne continue-t-il pas à en régir certaines ?

YS. Je ne dis pas qu'il ne continue pas à en régir un certain nombre. C'est tellement simple, c'est tellement la bonne manière de faire valoir un certain nombre d'objectifs de production, de stratégies, de rapports de pouvoir et de propriété. Mais si on n'a pas vu cette espèce de contradiction, on ne comprend pas pourquoi le taylorisme a reculé. A un moment donné, il devient difficile de gérer le fait que le travail est toujours en même temps usage de soi par soi et par les autres, alors même qu'il n'est censé être qu'usage de soi par les autres. Aujourd'hui, dans les services, le "par les autres" s'est beaucoup compliqué. D'ailleurs, les autres, qu'est-ce que c'est ? Tous ces termes sont des indications de problèmes, mais pas des solutions. Quand j'ai parlé de "soi", je n'ai pas parlé de quelque chose que j'ai bien circonscrit.. En revanche, je sais que ce n'est pas le sujet tel qu'on en parle dans les différentes disciplines. Dans l'usage de soi par soi, c'est la personne qui réinvente une certaine manière d'être, de vivre, de survivre, de survivre avec les autres. Donc, pourquoi y a-t-il toujours usage de soi par soi ? C'est pour des raisons extrêmement diverses, dont l'une, sans doute matrice de toutes les autres, serait "qu'est-ce que c'est que vivre ?". Pour reprendre encore l'exemple de l'opératrice, dans le schéma du bureau des méthodes, il y a des normes très précises. Mais en fait, elles sont insuffisantes. Il y a ce que j'appelle des "trous de normes". Si on exécutait à la lettre, cela ne marcherait pas. Il y aurait sans cesse, des retards, du "coulage", à cause de petits écarts, des différences, du fait que la personne soit plus ou moins performante : cela exploserait. Ces normes-là, qui sont importantes, pesantes, mutilantes, ne sont pas pour autant suffisantes. Vivre ne peut jamais être reproduction, pure exécution, et en même temps parce que de toute façon ce n'est pas possible il y a toujours usage de soi par soi. C'est une affirmation ergologique fondamentale. On ne peut imaginer quelque activité — de travail ou autre — qui ne soit pas toujours aussi usage de soi par soi, c'est-à-dire renvoi à cette substance énigmatique que j'ai appelée le soi.

NM. Et pourquoi "dramatique" à ce mo-

ment-là ?

YS. Parce qu'il y a la question de l'équilibre toujours en question avec l'usage de soi "par les autres". On va maintenant se défaire de l'exemple de l'opératrice, qui à mon avis n'est porteur d'universalité qu'à condition de compliquer et de diversifier les termes de l'exemple. L'équilibre, dans l'arbitrage que chacun de nous doit faire entre l'usage de soi par les autres et l'usage de soi par soi, ne peut être fait par personne d'autre à notre place. Parce que, s'il y a trou de normes — et dans les services on va compliquer l'affaire avec la rencontre d'élèves, de clients toujours différents — cela devient inquiétant, même angoissant. Par exemple, pour évoquer un cas rencontré dans un enseignement où vous m'avez demandé d'intervenir et pour changer de domaine, un des ingrédients du "vrai" travail d'un pilote d'avion dans son cockpit, à côté du second-pilote, est de combler ces trous de normes avec ses ressources, son histoire, son savoir. Dans ce cas, l'arbitrage entre usage de soi par les autres — les procédures très technicisées — et toute renormalisation proposée, est un arbitrage qui peut ne pas convenir à l'autre pilote du cockpit. Ce qui fait qu'il y a un nouvel arbitrage entre différents débats de normes, et je crois que le travail est toujours cet arbitrage, et pas seulement dans un cockpit. On est toujours à arbitrer entre ses propres débats de normes et ceux des autres.

NM. Est-ce un travail d'interprétation ?

YS. Il y a l'interprétation des normes. C'est-à-dire que chacun doit réinterpréter les normes, et renormaliser — se donner à soi-même des normes — qui intègrent les normes incontournables. Le pilote ne va pas, par exemple, se défaire des procédures de sécurité : ces normes vont être réajustées à la situation présente, à la situation climatique, à l'orage qui est traversé. Mais il se peut que le second-pilote fasse un arbitrage un peu différent, et c'est un problème tendu parce qu'il faut absolument se mettre d'accord. Il faut arbitrer entre les arbitrages. L'utilisation du mot "dramatique" ne veut pas dire qu'il se passe un drame épouvantable. Cela veut dire qu'il se passe quelque chose. Au sens étymologique, dramatique veut dire qu'il y a une histoire qui se passe, histoire qui n'était pas prévue

au départ, mais qui n'est pas nécessairement tragique. Dramatique veut dire qu'il ne peut pas ne pas se passer quelque chose, parce qu'il y aura toujours ces débats-là, et personne ne pourra y échapper. C'est pour cela que je parle de "destin à vivre". Quelle que soit la situation de travail, on ne peut pas échapper à ce destin, en permanence. Voilà pourquoi dramatique, et vous comprendrez maintenant pourquoi, ce n'est pas seulement usage de soi, mais usage du corps(soi).

NM. Cette dramatique, décrite comme un destin à vivre, implique d'abord que nous soyons constamment entraînés — à tous les sens du terme — à vivre quelque chose que nous n'avons pas prévu. Ce destin à vivre nous met en contact avec de l'inconnu, ou plus précisément, avec du partiellement inconnu. C'est peut-être ce que vous appelez des trous de normes. Cet inconnu nous pose problème, une diversité de problèmes, de plus ou moins grande importance. Il ne posera d'ailleurs pas problème de la même manière à tel ou tel d'entre nous. Et nous n'avons pas toujours de réponse toute prête. Pourtant la situation nous somme d'y répondre. L'activité a donc une dimension problématique d'importance. Les dramatiques d'usage de soi sont des histoires où se jouent en permanence des confrontations à toutes sortes de problèmes : c'est d'ailleurs ce qu'exprime le terme "débat de normes". Et d'autre part, ce destin nous relie profondément au social : c'est d'ailleurs l'un des premiers constats des chômeurs de longue durée en reprise de travail. Ce destin à vivre implique nécessairement un rapport avec un complexe de valeurs, choisies ou déniées — auquel nul ne peut se dérober non plus. Ces valeurs, universelles, culturelles nous relient à la communauté humaine dans ce qu'elle a d'universel, mais aussi à des communautés culturelles particulières. La dramatique d'usage de soi prend alors une autre ampleur. Vous parliez de débat de normes. Qu'entendez-vous précisément ?

YS. La structure essentielle de l'activité est toujours un débat de normes, plusieurs débats de normes. Pour comprendre cela, j'élargis ce concept de travail prescrit. Je parle de débats avec ce que j'appelle des normes antécédentes. C'est beaucoup plus large que le travail prescrit. Ce qui est prescrit n'est jamais suffi-

sant comme seul encadrement pour l'agir. Il y a toujours eu des renormalisations, et en permanence. Quand je dis que l'activité est toujours débat de normes, cela veut dire qu'aucune activité humaine n'est pensable sans débats de normes — je mettrai cela au pluriel parce que je pense qu'il y a une multitude de débats entre des normes antécédentes et des "tendances-obligations" à renormaliser.. Et c'est fondamentalement là où cela fait la différence avec d'autres conceptions de l'action, voire d'autres théories de l'activité : l'activité humaine est toujours débat de normes. Quand vous entrez dans un lieu de travail, il y a une pluralité de normes antécédentes qui peuvent être de l'ordre de l'emploi, de l'organisation du travail, de l'organigramme, des règles communes, des objectifs de gestion et de production, des manières de faire. Il y a toute une série de normes antécédentes enchâssées, bien plus large qu'une simple énumération de procédures. Les normes antécédentes pouvant d'ailleurs être aussi des renormalisations collectives stabilisées, plus ou largement acceptées, c'est forcément un peu subtil, mais c'est inévitable. En quelque sorte, les normes antécédentes, c'est ce qui préexiste avant qu'on entre soi-même dans un lieu de travail, indépendamment de soi, de la personne. On arrive dans un lieu, que ce soit un jour par rapport à un autre, il y a toujours un monde de normes antécédentes qui encadrent ce que l'on va faire, et qui commandent des choix. Bien sûr, on peut dire que dans les normes antécédentes, il y

a les normes du groupe : quelqu'un qui arrive nouvellement doit connaître les normes du groupe. Mais les normes antécédentes du groupe sont distinctes des normes comme par exemple les règlements ou celles du bureau des méthodes, si c'est le cas. Parce qu'elles ne sont pas écrites et elles sont créées à partir de l'activité de travail, contrairement aux autres. Par exemple, pour reprendre le cas des pilotes dans les cockpits, on a supprimé les aiguilles des cadrans pour les remplacer par des chiffres. Ce sont là des normes de fonctionnement, avec des procédures à respecter, qui ont été construites indépendamment de l'activité des pilotes. Tandis que les normes du groupe ont été créées à partir des problèmes rencontrés dans l'activité. Disons qu'il y a à la fois continuité et discontinuités entre ces deux modalités des normes antécédentes. Et les renormalisations, c'est tout ce que je fais au moment où, moi, personne singulière, avec mes propres antécédentes, mes propres rapports à cet univers des normes antécédentes, j'entre dans le lieu de travail et je travaille, c'est ce que j'appelle l'usage de soi par soi. Le débat de normes, c'est un arbitrage. C'est comment moi, aujourd'hui, j'arbitre entre usage de soi par les autres — les normes antécédentes —, et puis sous quelle forme je pourrais les faire miennes, les réajuster, c'est l'usage de soi par soi. C'est par l'intermédiaire de l'usage de soi par soi qu'on débouche sur des renormalisations.

*Recebido em maio de 2008*

*Aceito para publicação em junho de 2008*

#### **Yves Schwartz**

Filósofo, membro do Instituto Universitário da França. Professor titular da Universidade de Provence.

#### **Nicole Caparros Mencacci**

Maître de Conférences à l'Institut de Formations des Maîtres de l'Université de Nice/França